Aux amis du journal

ET A

Mes Compagnons

DE

Travail.

Si la vie est faite de recommencements, que je me hâte d'ajouter qu'il est des recommencements qui ne sont pas dénués de charme.

Chaque année à pareille date, le devoir s'impose au gérant de l'ABEILLE, et c'est pour lui un plaisir toujours de l'accomplir, de remercier les amis du journal du bienveillant intérêt qu'ils ont témoigné à celui-ci au cours de l'année qui meurt, de remercier aussi son entourage, ses collaborateurs de leur zèle, de leur dévouement, de leur affection ; les contacts, les frottements soyeux dans les bureaux d'une administration ne sont-ils pas une atténuation à la dureté d'un labeur, si écrasant soit-il ?

L'ABEILLE entre aujourd'hui dans la quatre-vingt-unième année de son existence ; et elle y entre, je suis heureux de l'écrire, d'un pas élastique, allègre, et en chantant, car si la sonnerie qui annonce à l'homme ses quatre-vingts ans est souvent un glas aussi, les années ne pèsent pas sur le journal, la *quatre-vingtaine* est pour lui la maturité, la force de l'âge ; le temps, au lieu d'exercer sur lui son action dissolvante, ajoute à sa vitalité, redouble sa vigueur — avantage qu'a la chose sur l'individu : propriétaires, rédacteurs, typographes, pressiers passent, mais le journal reste.

On trouvera retracée à larges traits plus loin, la carrière mouvementée, intéressante de l'ABEILLE depuis sa fondation jusqu'à ce jour ; et toujours m'est-il agréable de dire combien je me sens honoré d'être à la tête du vieux journal dont j'ai été depuis trente-cinq ans le plus humble serviteur, mais non le moins dévoué.

L'ABEILLE est trop connue de notre population pour qu'il soit besoin de rappeler ce qu'elle fut toujours, les services qu'elle rendit au pays, le rôle important qu'elle joua dans l'histoire de notre Etat. Elle a enregistré tous les événements marquants des trois-quarts du siècle dernier, les commentant, les discutant, et apportant dans ses appréciations cette sureté de jugement, cette modération de langage qui lui ont toujours mérité la respectueuse estime de tous.

Tous les bouleversements politiques et financiers que le pays a subis, l'ABEILLE en a été secouée, mais n'en a pas été ébranlée. Son programme, elle y est restée fidèle : ses obligations, elle les a remplies en dépit des invasions, des transformations, des ébranlements de tous genres ; et aujourd'hui comme la veille elle défend tous les intérêts honnêtes, encourage toutes les ambitions nobles, toutes les aspirations louables, applaudit à tous les succès légitimes, donne son modeste appui, sans distinction de nationalité, à qui le sollicite et en est digne.

Tout ce qui intéresse en Louisiane, en France, fut invariablement l'objet de notre religieuse attention ; et toujours vit-on l'ABEILLE à l'œuvre, travaillant sans relâche au maintien, à la propagation, à la vulgarisation de la langue française ; en cela elle ne se montra jamais irrésolue, flottante.

Sous toutes formes, en toutes circonstances, le journal a témoigné de l'admiration, de l'affection à la France ; et c'est peut-être à l'époque de ses malheurs qu'il l'a le plus aimée, le plus glorifiée. Notre colonie française composée d'hommes excellents vivant au milieu de nous de leur travail, s'y créant une famille, sincèrement dévoués à la famille louisianaise aussi, notre colonie française, dis-je, sait en qu'elle respectueuse estime elle est tenue par l'ABEILLE.

Il n'est pas de colonie, je l'écris avec une réelle fierté, dont s'honore autant la Nouvelle-Orléans. Si cette colonie apprécie la large hospitalité de notre ville, si elle jouit des libertés que lui garantissent nos lois, toujours du moins se montre-t-elle soucieuse du respect dû à celles-ci :

Sa force, sa cohésion, l'harmonie qui règne dans son sein, elle les doit à son inaltérable attachement à deux hautes personnalités qui incarnent à ses yeux la patrie absente : le consul, M. Véran Dejoux, l'homme de toutes les bienséances, de toutes les distinctions, et M. J. M. Vergnolle, son chef respecté, l'homme de tous les beaux élans, de toutes les générosités ; l'un et l'autre portent fièrement la Croix de la Légion d'honneur que leur gouvernement a accrochée à leurs boutonnières.

Et maintenant que j'ai remercié les amis du journal du sympathique intérêt qu'ils lui témoignent, j'envoie à la tombe ceux aux côtés desquels j'ai travaillé et qui goûtent, j'en garde l'assurance, un repos bien gagné, un bonheur sans mélange, mon souvenir le plus attristé, le plus ému ; et aux vivants, à ceux qui, comme moi, sont en plein dans la bataille, aux prises avec les dures nécessités, les cruelles réalités de la vie ; qui luttent vaillamment, soutenus par le seul espoir de se montrer toujours à la hauteur de leurs responsabilités, de mériter l'approbation des honnêtes gens dans l'accomplissement de tous les devoirs attachés à leur sacerdoce, le journalisme, et de toujours tenir avec honneur, et pour l'honneur cet outil sacré qu'est la plume, à chacun de ces vivants, je dis : *vive et me aima*.

ARMAND CARDEVILLE.

SOMMAIRE.

L'Aristocratie Anglo-Américaine.
Mariage de Napoléon III.
Don à l'Impératrice—sa lettre le récusant.
La Chiromancie.
Heureux et Sagesse—leur mort en 1860.
Napoléon et Washington.
L'inauguration du théâtre de l'Opéra 1859.
Exécution de Maximilien, 1867.
Blondin traversant le Niagara.
Les toilettes d'Eugénie.
La Flotte Américaine se rendant dans le Pacifique, 16 clichés.
Feuilleton, Poésie.
L'actualité.
Chiffons.
80 ans de journalisme.

QUATRE-VINGTS ANS DE JOURNALISME;

1827 - - - 1er SEPTEMBRE - - - 1907

Carrière de l'Abeille de la Nouvelle-Orléans depuis sa fondation.

Le rôle du journal dans l'histoire de la Louisiane.

Ses Propriétaires, Rédacteurs, Feuilletonistes, Collaborateurs.

NOTES — INCIDENTS.

OBSERVATIONS GENERALES.

C'est une esquisse rapide et non une histoire complète et détaillée, de l'existence de L'ABEILLE pendant les quatre-vingts années qui se sont écoulées depuis sa fondation, que nous allons présenter aux lecteurs. Cette esquisse ne pourra donner à la nouvelle génération qu'une idée incomplète et assez vague de ce qu'on été, pendant plus de trois quarts de siècle, le journalisme en Louisiane, et en particulier, la carrière de L'ABEILLE, mais aux anciens qui ont le privilège—si c'en est un—de dater leurs souvenirs d'avant 1830 ou même de plus tard, elle rappellera des noms, des personnages, des circonstances qui ont marqué dans les événements consignés dans les 300 volumes du journal, soigneusement gardés dans nos bureaux. Sans nous laisser entraîner par l'attrayante tentation de philosopher sur les progrès et les développements du journalisme en Amérique, et nous en rapportons à l'intelligence de nos lecteurs pour les conclusions à tirer de notre travail, nous aborderons de suite la simple tâche de chroniqueur que nous nous sommes proposée.

M. FRANÇOIS DELAUP,

FONDATION DE L'ABEILLE

PAR

François Delaup

La Presse Orléanaise avant 1827.

L'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans a été fondée le 1er septembre 1827 par M. François Delaup, natif de St-Domingue qui était venu à la Nouvelle-Orléans en 1809 et qui y avait appris le métier d'imprimeur-typographe. Quand M. Delaup cessa d'être le propriétaire de l'ABEILLE il resta attaché au journal comme prote jusqu'à sa mort.

Il se publiait à la Nouvelle-Orléans deux journaux ayant une partie française : le *Courrier de la Louisiane*, fondée en 1808 par M. M. Thierry et Dacquenay et qui, à la mort de M. Thierry survenue en 1815, était passé dans les mains de M. J. C. de St-Romy qui en conserva la propriété jusque vers 1841 ; et l'*Argus*, fondé par M. Manuel Crozat et rédigé par M. René de Perdreauville.

Ces journaux étaient les seuls publiés en français à la Nouvelle-Orléans en 1827. En voici quelques autres ayant existé précédemment et que les souvenirs de M. Delaup lui permettaient de mentionner :

Le Moniteur, fondé sous le régime français, rédigé par M. de Fontaine, vieux légitimiste ayant conservé les traditions et le costume du 18e siècle. Il appelait dans son journal l'empereur Napoléon 1er, monsieur de Buonaparte.

Le Moniteur cessa de paraître, après quelques années d'existence, vers l'époque où M. Nicolas Girod fut nommé maire.

Le Télégraphe, fondé vers 1806, rédigé par M. Claudin de Belurgey ; avec parties anglaise et française, défendait la noblesse et l'ancien ordre de choses en France ; la partie anglaise avait pour rédacteur un écrivain de talent, M. Nugent. Le journal cessa de paraître en 1811.

Vers 1813, *L'Ami des Lois*, anglais et français, fut fondé par M. M. J. Leclerc et L. Provosty ; c'était un journal mordant et agressif. Plus tard parut le *Louisianais*, anglais et français rédigé par M. René de Perdreauville qui passa ensuite à l'*Argus*, puis à l'ABEILLE. La seule feuille publiée exclusivement en anglais était le *Orleans Gazette* qui avait parmi ses rédacteur P. K. Wagner dont nous parlons plus loin et ou Christian Roselius, qui devint plus tard un des membres les plus éminents du barreau, fit son apprentissage de typographe.

Création de l'"Abeille."

Telle était la composition de la presse Orléanaise lorsque M. Delaup fit paraître l'ABEILLE.

La nouvelle feuille avait une apparence modeste ; son format était de 21 pouces sur 18, elle ne se publiait que trois fois par semaine, et exclusivement en français. Elle s'imprimait rue St-Pierre, No 14, entre les rues Royale et Bourbon, c'est à-dire au cœur du "Carré de la Ville" qui était alors le centre des affaires. Bien que la langue française fût encore la langue la plus parlée à la Nouvelle-Orléans et dans toute la Louisiane au-dessous de la rivière Rouge, l'anglais commençait cependant à acquérir de l'importance et, moins de trois mois après la fondation de l'ABEILLE, M. Delaup considéra nécessaire d'ajouter à sa feuille une partie anglaise, bien restreinte d'abord, mais qui s'accrut très vite ; et peu de temps après l'édition hébdomadaire faisait place à une édition quotidienne et quinze jours après le format était agrandi et porté à 22 pouces sur 20.

On était alors sous l'administration de John Quincy Adams.

Le parti de l'administration n'avait pas de nom spécial et s'appelait le parti Adamiste. On sait qu'il constitua plus tard le parti whig. L'ABEILLE s'était déclarée indépendant, mais elle soutenait, néanmoins, l'administration.

En septembre 1829, l'importance que donnait aux nouvelles du Mexique la guerre qui avait éclaté entre ce pays et l'Espagne et la présence d'un grand nombre de réfugiés espagnols à la Nouvelle-Orléans, engagèrent le propriétaire de L'ABEILLE à ajouter une partie espagnole au journal qui se publia alors sous le triple titre : *l'Abeille, The Bee et La Abeja*.

Le 3 novembre 1829, les bureaux et les ateliers du journal furent transférés rue de Chartres No 117, entre St-Louis et Conti.

Le 22 mars 1830, M. Delaup céda un intérêt dans la propriété du journal à M. M. Jérôme Bayon et Duclère. Le 19 avril 1830 les bureaux et ateliers furent transférés au coin des rues de Chartres et St-Louis, vis à vis de l'ancienne Bourse. Un peu plus tard, ils furent transférés rue de Chartres entre Conti et Bienville, (lieu dans lequel ils se trouvent encore actuellement de sorte que, depuis 1830 l'ABEILLE n'a pas quitté la rue de Chartres.)

Le 27 juillet 1830, le journal devint la propriété de J. Bayon, Delaup et Cie, et en septembre, le format en fut agrandi, et la partie Espagnole supprimée par suite du départ des réfugiés espagnols. Le format de l'ABEILLE, à cette époque, était celui du *Démocrat* actuel mais avec quatre pages seulement.

L'"Abeille," Démocrate, Jérôme Bayon.

Le 4 mai 1831, par suite de nouveaux arrangements, le journal fut acquis par M. Jérôme Bayon qui en resta seul propriétaire.

Le format s'agrandit encore en 1831 et la belle apparence typographique, l'augmentation des annonces indiquèrent que L'ABEILLE entrait dans une voie de prospérité.

Le 17 Juillet 1832 L'ABEILLE, de neutre ou indépendante en politique, devint ouvertement démocrate et elle arbora la candidature d'Andrew Jackson pour la présidence. Elle combattit les Whigs et leur chef Henry Clay et le parti des désunionistes, à la tête desquels était John C. Calhoun.

De 1833 à 1836, L'ABEILLE est le journal officiel de la ville et de l'état et est en pleine prospérité. En 1836 l'ABEILLE inscrit en tête de ses colonnes le nom de Martin Van Buren, candidat démocrat à la présidence. En 1837, nous remarquons un agrandissement considérable de format nécessité par l'abondance des annonces. Dans le numéro du 3 janvier de cette année, le propriétaire M. Jérôme Bayon, remercie ses amis et le public du patronnage libéral qui lui avait été accordé.

L'"Abeille" Whig Bullitt, Bullen et Magne.

M. Jérôme Bayon céda la propriété de son journal à M. M. Alexandre Bullitt et J. Magne, dont les noms paraissent en tête des colonnes le 7 janvier 1839.

Les nouveaux propriétaires sont tous whigs et font de l'ABEILLE un journal whig qui appuie immédiatement la candidature de Henry Clay pour la présidence. Tandis que M. Bullen prend charge de l'administration, ses deux associés se mettent à la tête de la rédaction, M. Bullitt à la partie anglaise, M. Magne à la partie française.

Grâces aux efforts de ces deux habiles écrivains et à l'influence qu'exerce l'ABEILLE sur l'ancienne population louisianais, la partie whig ne tarde pas à l'emporter en Louisiane, car la transformation du plus important journal de l'Etat a démoralisé les démocrates.

Le 11 juillet 1839, M. Bullen cède son intérêt à M. G. F. Weisse qui devient l'associé de MM. Bullitt et Magne qui prend charge de l'administration.

Magne et Weisse

Après l'élection présidentielle de 1844, M. Bullitt, découragé par la défaite de Henry Clay et désespérant de voir le parti whig se relever, prend la résolution de se retirer du journalisme militant, et, après six années de luttes à L'ABEILLE, dans lesquelles il a fait preuve d'un talent remarquable de polémique, il adressa dans le numéro du 11 novembre 1844, ses adieux aux lecteurs de ce journal et il passe au *Picayune*, journal neutre. L'ABEILLE reste aux mains de M. M. Magne et Weisse et M. Bullitt est remplacé à la rédaction par le Dr Samuel Harby, déjà collaborateur du journal.

G. F. Weisse

Le 27 décembre 1850, M. J. Magne qui, depuis plusieurs années, résidait alternativement à Paris et à la Nouvelle-Orléans et qui avait cessé de prendre une part active à la rédaction, où il avait été remplacé d'abord par M. Paul Arpin, puis par M. Numa Dufour, se décida à se retirer définitivement du journal pour se livrer exclusivement à sa profession d'avocat, carrière qu'il parcourut avec succès et honneur jusqu'en 1866, époque à laquelle il retourna vivre en France, laissant au barreau de la Nouvelle-Orléans la réputation d'un jurisconsulte aussi instruit que consciencieux.

G. F. Weisse et Cie.

Le 1er janvier 1853, M. Weisse annonce à ses lecteurs qu'il a vendu les trois quarts de L'ABEILLE à ses collaborateurs, Dr Samuel Harby, rédacteur de la partie anglaise, Numa Dufour, rédacteur de la partie française, et Etienne Duverger, administrateur. La raison sociale est alors G. F. Weisse et Cie.

A l'époque où M. Bullitt s'était retiré de L'ABEILLE, le journal, par suite des défaites successives du parti whig, était en plaine décadence. Privé du patronnage politique, il était menacé de disparaître, quand ses propriétaires comprirent qu'il fallait porter leur attention vers les affaires et chercher dans les annonces de commerce une ressource nouvelle et durable. M. Etienne Duverger qui était entré au journal comme administrateur se dévoua à la tâche de relever la fortune ébranlée de l'ABEILLE et il y réussit complètement.

Les dettes du journal furent payées et son existence fut assise sur des bases que rien n'a pu depuis détruire, ni les vicissitudes de la guerre, ni les cruelles épreuves de l'occupation militaire, ni les crises commerciales et financières.

Depuis, les affaires de L'ABEILLE ont été conduites avec une prudence qui a permis au journal de rester debout, quand tous les autres journaux de la ville ou disparaissaient ou devaient changer de nom. Le 1er mai 1861, M. Etienne Duverger vendait sa part dans le journal à M. Félix Limet qui était déjà le rédacteur de la partie française depuis le mois d'avril 1860. Le 11 juin 1861, le Dr Samuel Harby succombait à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Son intérêt dans le journal était acquis par ses trois co-associés le 8 novembre 1865.

M. NUMA DUFOUR.

Dufour et Limet

En octobre 1866 M. G. F. Weisse qui s'était retiré en France depuis plusieurs années, vendait son intérêt à ses deux associés, et à partir de cette époque l'ABEILLE eut pour propriétaires MM. Dufour et Limet.

Après la disparation du parti whig l'ABEILLE avait cessé d'être organe de parti.

A l'élection présidentielle de 1860, tout en exprimant des sympathies pour les candidats unionistes Bell et Everett, elle en vint voir le parti démocrate donner ses suffrages à Douglas.

Elle combattit les idées de sécession et prédit la triste fin que devait avoir la guerre entre le Nord et le Sud ; mais une fois la sécession décidée, elle soutint la cause du Sud aussi longtemps qu'elle eût la liberté de la faire.

Depuis la fin de la guerre, elle a lutté contre le régime oppresseur que les lois de reconstruction avaient imposé à la Louisiane et à tout le Sud, et elle s'est ralliée au parti démocrate comme le seul parti national qui peut aider à l'affranchissement de cette section.

Gardant néanmoins, son indépendance et son franc parler, elle s'est faite le champion des réformes et a dénoncé les abus de quelque part qu'ils vinssent.

Le rôle qu'elle a joué dans la presse louisianaise depuis 1865, est connu des lecteurs de ce journal et il ne nous appartient pas de l'apprécier ici.

L'oppression de la partie Anglaise de l'ABEILLE. Dans les quelques années de prospérité temporaire qui suivirent la réouverture des relations entre la Nouvelle-Orléans et les Etats du Sud et de l'Ouest, la presse américaine de la Nouvelle-Orléans avait pris un développement tel que la partie anglaise de l'ABEILLE ne pouvait plus lutter avec les journaux publiés exclusivement en anglais, sous le rapport de la variété et de l'étendue des nouvelles.

Le moment était venu où les propriétaires du journal devaient renoncer à fournir à leurs clients deux journaux pour un seul. Ils optèrent naturellement pour la partie française.

Le Courrier de la Louisiane, *L'Orléanais* et toutes les feuilles publiées en français à diverses époques avaient disparu, et l'ABEILLE restait le seul journal quotidien publié en français en Louisiane. Elle devait d'ailleurs rester fidèle à son origine. Ce fut donc la partie anglaise qui fut sacrifiée et depuis le 1er juillet 1872, L'ABEILLE a été publiée exclusivement en langue française.

Elle espère, avec le bienveillant appui de ses lecteurs, faire un nouveau bail avec la chance et gagner facilement la fin de ce siècle.

La presse Française de la Nouvelle-Orléans

Nous venons de dire que l'ABEILLE était restée le seul journal quotidien de la Nouvelle-Orléans et nous pouvons ajouter de la Louisiane, qui se publiât en français. Des deux journaux ayant une partie française qui existaient en 1827, il n'en restait aucun. *L'Argus* avait disparu peu de temps après. *Le Courrier de la Louisiane* avait vécu jusqu'en 1856, près de 50 ans, puis après une suspension de 18 mois, il avait été réorganisé par MM. Slidell et Laserre, avec Emile Hiriart pour directeur, et avait finalement cessé de paraître après l'élection de Lincoln en novembre 1860.

Un grand nombre d'autres feuilles françaises avaient paru depuis 1827 et vécurent quelques années, elle n'avaient eu qu'une existence éphémère. Nous nommerons les principales :

Vers 1829, parut exclusivement en français, le *Journal du Commerce*, rédigé par M. Benjamin Buisson, ancien élève de l'école polytechnique, 1814-15, et qui eut trois années d'existence.

Le Louisianais, grand journal anglais et français, fut fondé par M. Jérôme Bayon, en 1839, après la vente de L'ABEILLE, mais il ne vécut qu'une année, M. Bayon étant devenu propriétaire du *Courrier de la Louisiane* à la mort de St Romes.

L'Orléanais, publié en anglais et en français, fut fondé vers 184[illegible] parut jusqu'en 1857.

Le *Franco Américain* fondé par M. René Masson qui alla plus tard fonder le *Trait d'Union* à Mel[illegible] parut rue de Chartres pendant une année au plus, en 1848.

Le 1er février 1857 parut l'*Union*, journal exclusivement français, fondé par actions et qui paraissait assis sur des bases solides, mais il n'eut que neuf mois d'existence, bien que la rédaction en eût été confiée à des écrivains de talent : E. Dumez, le rédacteur pendant des années du *Meschacébé*, Léon Laugrin et E. Lamulonnière.

Peu de temps après la disparution de l'*Orléanais*, parut un journal français et anglais *The Times* (Le Temps) rédigé par M. Brennan en anglais et en français par M. Paul Villars, l'ancien rédacteur de la partie française de l'*Orléanais*; il ne vécut que quelque mois.

Pendant la guerre de sécession parurent *Le Courrier Français*, l'*Etafette*, et sous l'administration du gouverneur Wells l'*Etoile du Sud* (Southern Star) rédigée, la partie anglais par M. E. Jewell et la partie français par M. L. Placide Canonge.

Il serait trop long de mentionner toutes les feuilles hebdomadaires françaises qui furent fondées dans la même période. Une seule survécut, le *Propagateur Catholique* fondé par l'abbé Perché, plus tard archevêque vénéré de la Nouvelle-Orléans. Nous citerons seulement parmi les autres la *Renaissance Louisianaise*, publication assez importante qui a vécu plusieurs années, dirigée par M. Emile Lefranc, l'*Epoque* rédigée par M. L. Placide Canonge qui fusionna avec l'*Avenir*.

M. P. Marchand a fait plus tard paraître une feuille hebdomadaire, *La Chronique* dirigée avec verve et esprit par M. Noblom.

Nous ne devons pas oublier de parler d'une autre publication qui ne paraît que tous les deux mois, mais qui a une haute importance pour la vulgarisation de la langue française en Louisiane, nous avons nommé les "Comptes rendus de l'Athénée Louisianais."

Les rédacteurs de l'"Abeille" Partie française.

Le premier rédacteur de la partie française de l'ABEILLE, fut le baron René de Perdreauville, appartenant à la vieille noblesse française, légitimiste, ancien page de Marie-Antoinette, qui avait émigré pendant la Terreur et avait été plus tard gouverneur des pages de Napoléon Ier. C'était de bonne plume, il rédigea l'ABEILLE de 1827 à 1828.

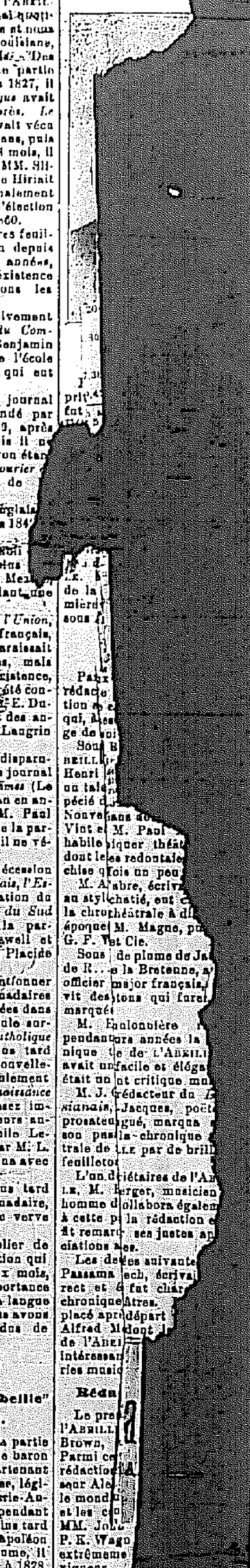
De 1828 à 1829, il fut remplacé par Martin Maillefert, ancien officier de cavalerie de l'armée française, qui avait collaboré au *Constitutionnel* et qui était auteur de quelques ouvrages dramatiques. M. Maillefert avait été expulsé de France pour cause politique. Il put rentrer très la révolution de juillet 1830 et fut nommé consul à Barcelonne.

Vers 1830, L'ABEILLE eut pour rédacteur un créole louisianais, M. Thomas Thi[illegible]d, père du juge Paul Emile Théard ; il fut [illegible] contrôleur de la ville.

La rédaction de la p[illegible] française passa ensuite de[illegible] mains. Ce fut d'abord [illegible] Crétchu, professeur français, [illegible] abandonna plus tard l'enseignement pour le journalisme, pour [illegible] initiateur de la doct[illegible] homœopathique en Louisiane.

M. Charles Bayon, Cr[illegible] de la famille Bayon [illegible] pendant quelq[illegible] fut pour successeur M. [illegible] fesseur français.

En 1839 M. Magne [illegible] des propriétaires de [illegible] chargé de la rédaction [illegible] la connaissance de [illegible] truction et le zèle qui le distinguèrent [illegible] avocat.

De 1845 à 1848, l'A[illegible] rédacteur M. Paul [illegible] écrivain brillant.

De 1848 à 1860 M. [illegible] Créole louisianais, [illegible] taires du journal, [illegible] françaises, sauf pen[illegible] de huit ou neuf m[illegible] quelle il fut ren[illegible] Xavier Eyma, Cré[illegible] Antillier, connu pa[illegible] par sa collaborat[illegible] françaises, notamm[illegible] *de la Flotte* et au[illegible]